

Paris, le 18 juin 1908



Ma chère marquise,

Pendant que vous endurez vos
douleurs physiques et morales,
j'étais moi-même condamné à
me soigner pour l'opération
si redoutée et si délabé-
rante qu'on appelle vulgaire-
ment le rhume des foies. Cette
maudite maladie me tient en-
core. Car sa durée normale est
de six semaines à deux mois,
et j'en suis qu'à mon premier
mois.

Je ne saurais mieux comparer
les inconvénients dans le rhume
des foies est la cause qui aura
embêtement de toute heure qui
vous viennent de la nuit que ac-
tuelle. Dans l'un, ce sont des éter-
nements incessants avec des ac-
cès de toux opiniâtre. Dans l'autre,
le cœur se soulève à toute minute
d'angoisses et de digestions. On

Disant que le chef du gouvernement
s'est imposé la tâche de nous é-
clairer chaque jour, d'avantage. Le
discours de M. de la Roche-Beaucourt
n'est ni un discours de la bien-
che d'un homme qui personnellement
le remue-mot des convictions et le
peruiffage de la moralité politique.
mais, machère surcharge, atten-
dez un peu; vous n'assisterez à des
scènes encore plus de gaucheries.
un pareil régime, le dernier mot
n'est jamais dit; il n'y a pas d'au-
moralité politique ultime.

Le camp de pistolet tire contre Drey-
fus m'a vu de nouveau enu. Je me
suis empressé d'apporter à l'ac-
cusement victime de la plus adieu-
se machination d'espionnage de
fautes mes sympathies. Carrière
vous l'écrirez avec raison, ce camp
de pistolet montre jusqu'à quel
point le réalisme a repris con-
fiance dans un ministre qui ne
compte quedes amis parmi les ad-
versaires de cette adieu-pactisme.
Et c'est en campagne de la de ses
chefs que le parti d'entendre

part pour Hercules et pour en-
tendre le langage le plus effronté.
Avec quel haut-gêne il masque
le parti radical dont il s'est décla-
ré, pour se garantir aux durs.
Il en a quelque fierté à penser que
s'il avait comploté autrement avec de-
vours envers mon parti. Hier soir (c'est
tant au lendemain du départ de la mu-
nicipalité de lui signer son Quittus
(de Clagny), qui portait annulation
des condamnés de la Haute-Cour),
M. de Hérédia s'est approché de moi
dans l'hémicycle de la salle des Rean-
ces, pendant qu'un procès-verbal était
écrit, et m'a dit en propres termes:
« M. le Président, voulez-vous aug-
menter votre majorité de 25 voix
si vous le voulez? » Je le questionnai de re-
gard. « Dites un mot, continua-t-il.
Le Hérédia, un seul mot en faveur
de l'amnistie, quand vous serez as-
sés à faire connaître votre respec-
tueux. » Je lui serrai la main:
« Je vous remercie, m. de Hérédia,
de votre offre que je tiens pour
sincère. Mais ma conscience
m'interdit de l'accepter. »

On avait une confiance en
cet homme là. Mais deux années
qui conspiraient à cet égard pour décon-
fiéler, ont été un grand la cham-
bre jusqu'à la rupture du lien
dual, de la probité et de l'honneur.
Il n'y a plus que des apparences,
ayant tout le genre d'homme. Les mi-
nistres donnent l'exemple, et le
travailleur suit.

L'affaire du rachat tend à per-
dre une mauvaise tournure pour
le cabinet. Je suis l'objet de solli-
citations multiples pour assister
à des embarras et même rendre sa
chute inévitable. Je n'en ai pas fait
dire que, si je n'avais aucun
sentiment d'une dévotion des mi-
nistres, le ministère serait pour terre. De
gauche, on me consulte beaucoup
sur la conduite à tenir. Quelque fois
me que j'ai de l'honneur et de la gloire
si je puis le mal que la faute qui est
faite à mon parti, se répandant inévitablement
sur tout le monde, ce que je dois à
le peuple. Il n'a aucune confiance ni dans
d'être rien faire contre un article de
journalisme radical.

Adieu, ma chère marquise - Je
vous embrasse affectueusement et
serez toujours votre dévoué
ami et serviteur